www.magazine-zelie.com • N°119 Octobre 2026

Zélie

100% féminin • 100% chrétien



ANNE ASCIONE
L'ART DE LA DORURE

L'ADOLESCENCE
ADIEU À L'ENFANCE

ENQUÊTE DE LECTORAT
LES RÉSULTATS

Anne Stuart
reine du Royaume-Uni

Vivre avec
NOS PERTES

Anne.K

médailles de baptême









L'EXCELLENCE DES SAVOIR-FAIRE FRANÇAIS
EPV
ENTREPRISE DU PATRIMOINE VIVANT





Médailles d'exception 100% Françaises
Modèles signés et sculptés par l'artiste
Fabrication artisanale dans notre atelier

ARTISAN D'ART

www.annekirkpatrick.com

09 72 52 39 44 - bonjour@annekirkpatrick.com

gravure classique offerte avec le code ZELIE2026

édito



Chères lectrices, en cette nuit de Noël 1886, Thérèse Martin va fêter ses 14 ans dans quelques jours. Comme elle le raconte elle-même dans *Histoire d'une âme*, elle attend les cadeaux dans ses souliers, comme chaque année. Elle narre la réaction de son père : « *En montant dans ma chambre, je l'entendis prononcer ces paroles qui me percèrent le cœur : "Pour une grande fille comme Thérèse, c'est là une surprise trop enfantine ; je l'espère, ce sera la dernière année."* » La demoiselle a une extrême sensibilité, elle va sans doute se mettre à pleurer. « *Mais Thérèse n'était plus la même… Jésus avait changé son cœur ! Refoulant mes larmes, je descendis rapidement dans la salle à manger ; et, comprimant les battements de mon cœur, je pris mes souliers, les posai devant mon père, et tirai joyeusement tous les objets.* » Grâce ce qu'elle appelle un miracle, Thérèse est délivrée d'une sensibilité à fleur de peau. Elle retrouve « *sa force d'âme, autrefois perdue à l'âge de quatre ans et demi* », c'est-à-dire lors de l'événement traumatisant que fut la mort de sa mère, Zélie. À travers ce moment d'adieu à l'enfance, Thérèse « *grandit en un moment* », dit-elle. Ainsi, clôturer une période de la vie, et avancer sur cette terre sans une personne chère, comme Thérèse de Lisieux, c'est vivre avec nos manques, sans chercher à les remplacer. C'est consentir à la perte et à la mort, ce que notre société consumériste et souvent oublieuse de la vie éternelle a du mal à faire. Dans ce numéro, alors que l'automne brille de ses feux, nous allons parler de pertes, mais aussi de cadeaux, car la vie continue. Les larmes peuvent laisser place à la joie - comme avec le renouveau chrétien chez les jeunes, mis en lumière lors de la magnifique visite du pape en France fin septembre.

Solange Pinilla, rédactrice en chef

SOMMAIRE

4 Sainte Hedwige, la duchesse des malheureux

5 Anne Ascione, des mains en or

7 Le pape en France, un moment de grâce

9 Le féminisme peut-il intégrer la maternité ?

10 L'adolescence comme adieu à l'enfance

12 Vivre avec nos pertes

13 Chroniques d'une maison perdue

15 Adélaïde : « Apprivoiser le deuil de la famille que j'aimerais »

16 François-Xavier : marcher pour accepter ses pertes

17 Élisabeth, des larmes à la joie

18 Edward Hopper et l'esthétique de la solitude

20 Questionnaire : pertes et cadeaux de la vie

21 Recette : cake au thé noir

22 Livres : itinéraires

23 Anne Stuart, reine du Royaume-Uni

25 Qui êtes-vous, chère lectrice ?

COURRIER DES LECTRICES

« Je vous remercie pour votre travail. J'ai connu votre magazine dans un moment difficile de ma vie, où la foi était mon seul secours. J'ai trouvé beaucoup de réconfort en lisant votre magazine. C'était ma bulle de douceur. Elle complétait (et complète toujours) de manière plus légère mais tout aussi profonde mes lectures spirituelles. Votre magazine est un appel à tourner son regard vers le beau dans une société qui très souvent cultive les idées déprimantes et la noirceur ! » *Une lectrice*

« Merci beaucoup pour la recommandation sur le livre d'Emmanuel Chila sur le sens de la répartie, dans le numéro de septembre (Zélie n°118, *page 13*). Cela est tombé à point nommé ! » *Clémence*

Magazine Zélie
Micro-entreprise Solange Pinilla
R.C.S. Nanterre 812 285 229
1 avenue Charles de Gaulle
92 100 Boulogne-Billancourt.
06 59 64 60 80
contact@magazine-zelie.com

Directrice de publication : Solange Pinilla

Rédactrice en chef : S. Pinilla

Magazine numérique gratuit.
Dépôt légal à parution.

Maquette créée par Alix Blachère.
Photo page 1 : Unsplash
Les images sans crédit photo indiqué sont sans attribution requise.

Sainte Hedwige, la duchesse des malheureux

Hedwige (ou Edwige) naît au château de Andechs en Bavière. Très jeune, elle est confiée à l'abbaye de Kitzingen où elle reçoit une éducation religieuse. Là, loin des fêtes et des intrigues, elle découvre une vie de prière, de travail, de discipline et de pauvreté volontaire.

À douze ans, elle quitte l'abbaye. Sa famille la destine à Henri, qui deviendra duc de Silésie sous le nom de Henri Ier dit « le Barbu ». Le passage du couvent au mariage princier est une épreuve pour la jeune fille. Edwige quitte les murs familiers de Kitzingen et part vers une terre inconnue, dans une Silésie encore peu organisée.



Wikimedia commons

Henri et Hedwige ont sept enfants. Ce mariage est d'abord celui de deux grandes familles mais, peu à peu, il devient un véritable partenariat. Henri, énergique, ambitieux, est soucieux d'étendre et de consolider son pouvoir. Il réussit progressivement à faire l'unité de la Pologne. Hedwige, de son côté, s'intéresse aux paysans, aux malades, aux veuves, aux enfants abandonnés, aux pauvres. Sa fortune lui permet d'aider les indigents, de faire construire des hôpitaux, de financer des établissements religieux. Avec Henri, elle développe un réseau d'institutions religieuses et hospitalières dans tout le duché. À Wroclaw, à Sroda, les œuvres pour secourir les pauvres se développent.

En 1202, Hedwige fonde l'abbaye de Trebnitz en Silésie. Dans cette maison cistercienne, des religieuses venues de Germanie s'installent. Le monastère devient un des grands centres spirituels de la Silésie.

Hedwige n'est pas épargnée par les épreuves. Son époux meurt en 1238. Six de ses sept enfants décèdent avant elle. La perte la plus terrible survient en 1241. Son fils Henri II, dit Henri le Pieux, affronte les envahisseurs mongols à Legnica. Son armée est vaincue et Henri est tué. Pour Hedwige, c'est la cruelle mort d'un fils et c'est aussi la disparition de l'héritier sur lequel reposaient les espoirs et les ambitions politiques de la famille.

Hedwige se retire alors à l'abbaye de Trebnitz dont sa fille Gertrude est devenue abbesse. Elle consacre les dernières années de sa vie à la pénitence et aux œuvres de charité. Elle meurt le 15 octobre 1243 à l'âge de soixante-dix ans. Très vite, sa réputation de sainteté se répand. On raconte ses miracles, on recueille des témoignages, une enquête est menée à partir de 1262 et le pape Clément IV la canonise en 1267. Son tombeau devient un lieu de pèlerinage. Son culte se diffuse dans toute la Pologne et jusqu'en Germanie (Allemagne).

Hedwige de Silésie est la sainte patronne de Berlin, de la Silésie, de Wroclaw, de Trebnitz, des diocèses de Cracovie, de Görlitz et de Andechs.

Mauricette Vial-Andru

Psaume dans la tristesse



« **Pitié, mon Dieu,** pitié pour moi !
En toi je cherche refuge,
un refuge à l'ombre de tes ailes,
aussi longtemps que dure le malheur.

Je crie vers Dieu, le Très-Haut,
vers Dieu qui fera tout pour moi.

Du ciel, qu'il m'envoie le salut.
Que Dieu envoie son amour et sa vérité ! »

Psaume 56



Photos © Coll. particulière

Anne Ascione, des mains en or

N'**est-ce pas extraordinaire** de travailler au château de Versailles ou sur le reliquaire de la Couronne d'épines de Notre-Dame de Paris, seulement quelques mois ou quelques années après avoir obtenu son diplôme ? Cette aventure est arrivée à Anne Ascione.

Peu de temps auparavant, elle était mère au foyer, consacrant principalement son temps à ses cinq enfants. « *J'avais fait une prépa et une école d'ingénieur*, nous raconte Anne. *Pendant mes études, je me suis mariée, puis nous avons attendu notre premier enfant, si bien que je n'ai pas exercé de métier. Mon mari étant militaire, nous avons beaucoup déménagé ; il était très absent.* »

En 2022, tous ses enfants étant scolarisés et relativement autonomes, Anne souhaite reprendre une activité professionnelle. Lors d'un bilan de compétences, elle note qu'elle a participé, les années précédentes, à plusieurs clubs manuels, en tapisserie ou encore en encadrement.

« *J'avais envie de faire quelque chose de mes mains. Comme nous venions d'emménager à Paris, j'y ai vu l'opportunité de faire un CAP doreur-ornemaniste, en un an, en reconversion. L'idée de manipuler de beaux objets me plaisait. De plus, la formation proposée à l'école La Bonne Graine était pratique pour moi : une semaine de cours toutes les trois semaines, et des stages le reste du temps - si on arrivait à en trouver.* »

Une fois son CAP en poche, Anne se lance comme auto-entrepreneur. « *Je n'avais pas envie d'être salariée, avec toutes les contraintes horaires que cela implique. J'ai commencé à travailler comme sous-traitante pour des entreprises de dorure. Au château de Versailles, on cherchait des doreurs pour finir des chantiers de restauration avant l'échéance des Jeux olympiques de l'été 2024. J'ai donc travaillé sur le portail d'honneur, la grille et l'antichambre de l'Œil-de-Bœuf . Parmi d'autres chantiers, j'ai œuvré dans des hôtels particuliers et des appartements parisiens. Depuis un an, nous sommes à Angers. Là, il y a moins de chantiers ; je restaure surtout des objets en bois doré.* »



En effet, un doreur-ornemaniste peut non seulement dorer, mais également restaurer des objets dorés. « *Par exemple, si un cadre mouluré est abîmé, on peut le refaçonner, grâce à un mélange de colle de peau de lapin et de blanc de Meudon.* »

Il existe deux principales techniques pour dorer. La première est la dorure à la mixtion, qu'Anne a utilisée quand elle travaillé sur la dorure du portail et de la grille du château de Versailles. « *Cette technique, plus*



Photos © Coll. particulière

récente, rend la dorure plus résistante. Au niveau des pics du portail, j'ai passé une gomme pour isoler du support. Puis j'ai appliqué la mixtion à base de colle de peau de lapin et de blanc de Meudon ; cela doit crisser sous le doigt, on dit que cela "chante". Puis, avec un pinceau, on peut appliquer l'or, qui adhère à la mixtion. » Enfin, Anne Ascione passe un matage – un mélange d'eau et de gélatine – sur la dorure pour la protéger.

« **L'autre technique de dorure,** *plus ancienne, est la dorure à la détrempe*, relate-t-elle. *On vient mouiller le support à l'aide d'un mouilleux, puis on saisit une feuille d'or avec la palette et on vient l'appliquer d'un geste précis sur la partie mouillée. L'eau va aspirer la feuille et la plaquer instantanément sur le support.* » L'or se présente dans des carnets de 25 feuilles d'or, si fines qu'on ne pourrait les saisir sans les briser. La feuille est prise avec un gros pinceau nommé palette, qu'on a passé sur la joue pour en graisser le bout des poils ; l'électricité statique permet à l'or d'adhérer au pinceau.

« *Selon le pourcentage d'or dans la feuille, la teinte va être différente,* détaille la doreuse. *S'il est mélangé à un peu d'argent, la teinte sera argentée.* » Il est également possible de donner une teinte patinée – et moins « clinquante » – à l'or que l'on pose : « *Avec la dorure à l'eau, on peut brunir, c'est-à-dire écraser l'or avec une pierre d'agate, sur une assiette rouge.* » Quand Anne redore un cadre, elle peut faire une patine en passant une gouache marron foncé un peu diluée dans l'eau.

Exercer le métier de doreuse demande de la patience ; restaurer et dorer un cadre demande 20 à 30 heures à Anne, temps de séchage inclus. Il lui faut monter les apprêts, c'est-à-dire passer 8 à 10 couches très fines de la colle de peau de lapin et de blanc de Meudon. « *Quand je travaille, j'aime rester dans le silence, dans ma bulle, toute à ce que je fais* », sourit Anne.

En 2024, un atelier de dorure parisien, l'atelier de Ricou, dans lequel elle avait fait plusieurs stages, lui a proposé de participer à la dorure du nouveau reliquaire de la Couronne d'épines du Christ de Notre-Dame de Paris.

Un défi physique

Le métier de doreuse peut représenter un certain effort physique : « *Au château de Versailles, j'étais sur des échafaudages à l'extérieur, au mois de janvier ! Dans le château, j'ai travaillé les bras levés, tout en haut d'échafaudages.* »

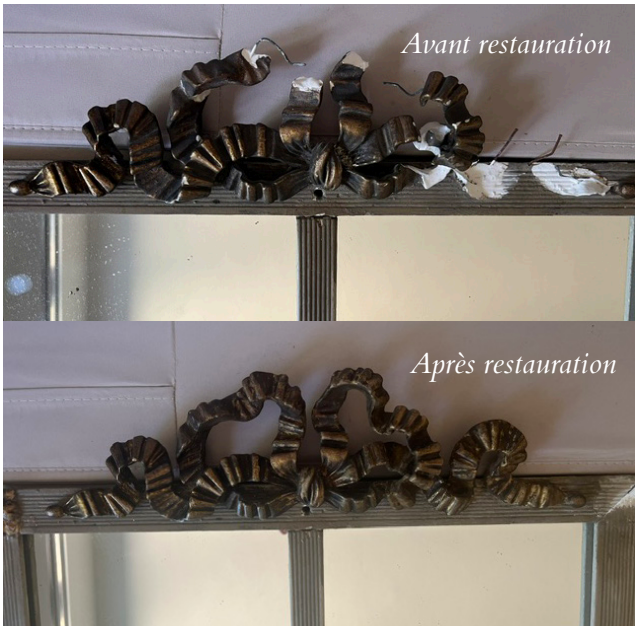
« *Je me suis chargée de l'arrière du reliquaire, qui est un grand panneau de bois de 3 centimètres d'épaisseur avec de petits trous. J'ai donc doré l'intérieur de chaque trou ! Avec deux stagiaires à mes côtés, j'ai travaillé dans l'atelier de Ricou. Sur le bois brut, j'ai passé deux apprêts, puis j'ai posé l'or à la mixtion. C'était un projet exceptionnel. Je suis hyper fière de l'avoir fait !* » Le 25 septembre 2026, Léon XIV s'est recueilli devant ce reliquaire de la Couronne d'épines.

Anne aime beaucoup voir les photos « avant – après » de la restauration d'un objet. « *Parfois, on m'apporte un vieux miroir tout encrassé. J'aime redonner vie à des objets ou à des monuments qui ont une histoire !* »

La doreuse accepte plus ou moins de chantiers ou d'objets en fonction de sa disponibilité et de l'articulation avec sa vie de famille. Ce métier peut être contraignant au niveau des horaires, pour ceux dont c'est la principale source de revenus. Quand elle se rendait au château de Versailles, Anne partait de chez elle à 6 h 30 pour être au chantier à 7 h 30. Les chantiers peuvent également se situer à l'étranger.

Lorsqu'elle a travaillé pour Notre-Dame de Paris, Anne a décelé un signe dans le fait que ce soit elle, croyante, qui réalise ce chantier. Elle espère également avoir l'occasion de travailler dans des églises. Dans l'art sacré, l'or n'exprime-t-il pas la lumière de Dieu ?

Élise Tablé



LA BONNE NOUVELLE DE SEPTEMBRE

Le pape en France, un moment de grâce



Léon XIV à Lourdes, avant la messe. © @generationleonxiv

Revivons les grandes étapes du voyage du pape en France du vendredi 25 septembre 2026 au lundi 28 septembre, de Paris à Metz en passant par Lourdes. En quatre jours, Léon XIV a su toucher les cœurs par ses paroles et ses gestes concrets.

Le voyage apostolique du pape Léon XIV a débuté le 25 septembre par une rencontre avec le chef de l'État au Palais de l'Elysée et un premier discours devant de nombreux dignitaires de la République, des représentants du corps diplomatique et de l'épiscopat ainsi que des personnalités de la société civile.

Dans ce discours, le pape a évoqué avec force le rayonnement spirituel du christianisme porté par la France dans le monde au fil des siècles, a insisté sur la nécessité de la préservation des libertés notamment face aux défis de l'IA, sur la place de l'école catholique en France, sur la nécessaire défense de la dignité humaine dans toutes ses dimensions. À chaque étape du discours, le pape a mis notre pays en face de ses grands inspirateurs et de son héritage.

Puis, au siège de l'Unesco, le souverain pontife a prononcé un discours sur l'importance de la culture et de l'éducation dans la préservation d'une humanité libre où la technique est au service des hommes, après avoir introduit son discours par un questionnement sur ce qu'est être humain.

À l'issue de ce discours, le pape a entamé une déambulation en papamobile dans les rues de Paris, entre l'église Notre-Dame-des-Champs et la cathédrale Notre-Dame. Remontant les rues de la capitale sous les acclamations de près de 300 000 personnes, Léon XIV a ensuite retrouvé à Notre-Dame 8 000 consacrés, prêtres, diacres, religieux, religieuses et séminaristes pour l'office des vêpres.

Durant son homélie, le Saint Père, a invité les consacrés à faire vivre une Église accueillante et missionnaire, et pour cela à s'appuyer sur « *la présence missionnaire des fidèles laïcs qui sont l'avant-poste vivant de l'Église aux carrefours du monde quotidien* ». Puis, dans la suite de son propos, Léon XIV a insisté la nécessité d'une liturgie « *toujours [vécue] avec dignité et convenance, même là où de plus petites communautés se rassemblent* ».

Le soir, ce fut la veillée de prière au Stade de France. Là, le pape a rejoint pas moins de 80 000 jeunes âgés de 17 à 35 ans, réunis pour un temps débuté notamment par plusieurs morceaux de pop louange et des témoignages de vie chrétienne. Dans un deuxième temps, en présence de Léon XIV, la veillée s'est poursuivie par d'émouvants tableaux sur l'histoire des saints de France. Enfin ont alterné plusieurs temps de prière avec le pape, entrecoupés par deux témoignages de jeunes engagés, auxquels le pape a répondu. On retiendra notamment ces trois vibrants morceaux : « *Vous êtes les saints de France !* », « *Pour nous vivre c'est le Christ* » et « *Me voici Seigneur !* »

Le lendemain, samedi 26 septembre, le pape s'est d'abord rendu à l'Institut catholique de Paris, sur le site du Couvent des Carmes, où il s'est adressé à l'assemblée provinciale consacrée à l'accueil des néophytes. Le discours de Léon XIV s'est largement concentré sur cet accueil et l'importance d'introduire les néophytes aux beautés de la liturgie qui irrigue la prière du chrétien et relie à Dieu. Enfin, le pape a invité les catéchumènes et néophytes à devenir à leur tour des missionnaires.

La suite de la journée fut consacrée à la messe, célébrée place de la Concorde, et retransmise sur écrans géants afin qu'une foule de près de 800 000 fidèles puisse la suivre et prier, sur la Concorde, les Champs-Élysées, la place de l'Étoile et l'avenue de la Grande-Armée. Le pape a d'abord descendu les Champs-Élysées, bénissant la foule *(voir le témoignage de Jacinthe page suivante)* et de nombreux bébés. La photo du pape bénissant une petite fille polyhandicapée, Marie-Garance, a ensuite fait le tour d'Internet, touchant les cœurs. Lors de la messe devant une foule recueillie et priante, Léon XIV a évoqué à la fois la tradition chrétienne vivante de la France, et l'appui que celle-ci constitue pour les fidèles qui peuvent ainsi devenir à leur tour témoins de cette espérance auprès de leur

prochain. C'est un vibrant appel à vivre en vérité avec nous-mêmes et à nous convertir que le pape nous a lancé.

À l'issue de la messe, le pape s'est envolé pour Lourdes. Après avoir prié pour la France devant le lieu des apparitions dès son arrivée, le pape s'est ensuite adressé aux évêques de France, le dimanche 27, dans une allocution électrisante marquée par ces mots : « *Levez-vous donc avec espérance, et ne vous lassez par d'annoncer l'Évangile !* » Léon XIV a insisté avec force sur la nécessité de la mission, la vitalité du caractère propre des établissements catholiques, la défense de la vie, l'importance de l'unité dans l'Église, sans oublier la lutte contre les abus et la défense de la vie humaine, mais aussi l'importance de faire fleurir des familles chrétiennes pour qu'il y naisse des vocations religieuses et sacerdotales. Ce fut un programme d'ensemble, brossé pour l'Église de France, et qui fit dire à un des évêques présent que depuis quelques jours il vivait une véritable retraite spirituelle avec le pape.

Puis ce fut la messe, devant 150 000 à 200 000 fidèles. Évoquant de nouveau la fécondité spirituelle de la France, le souverain pontife a envoyé les fidèles authentiquement en mission. « *Pèlerins, frères et sœurs, vous ne repartirez pas de Lourdes comme vous y êtes arrivés : vous repartirez en missionnaires de l'espérance !* » Dans ce séjour marathon, le pape a ensuite prié l'Angélus et invité tous les fidèles à prier le Rosaire pour la paix en octobre.

Dans l'après-midi, le pape a rencontré soignants et accompagnateurs des malades, reprenant à cette occasion son propos déjà plusieurs fois exposé avec courage sur la nécessité de la défense de la vie, dans un contexte où le Parlement vient de légaliser l'euthanasie en France. Puis dans la soirée a eu lieu une rencontre en vérité avec des représentants de victimes d'abus commis par des ecclésiastiques durant ces dernières décennies. Les victimes rencontrées ont pu témoigner de l'extraordinaire qualité d'écoute du pape et de sa claire conscience du caractère abominable des crimes évoqués devant lui.

Arrivé le 28 à Metz pour le dernier jour de son séjour en France, le pape a participé à une rencontre interreligieuse sur les racines de l'Europe où son discours, fait de rappels historiques et culturels fondamentaux sur l'ADN profond de l'Europe qui n'est pas sans rappeler *La Voie romaine* de Rémi Brague, s'est poursuivi par un appel fort et clairvoyant sur la paix dans le climat de guerre que nous connaissons à l'Est.

La messe qui suivit, dans la cathédrale, réunissant au cœur de Metz une foule de nouveau de plusieurs dizaines de milliers de fidèles, fut l'occasion d'un sermon sur la paix et la réconciliation, fruit du pardon des fautes, avant de s'envoler pour Rome quelques heures plus tard.

Gabriel Privat

Jacinthe : « Le pape nous regarda intensément »

« **Je travaille à Paris,** non loin de Notre Dame, raconte Jacinthe Nautin, une lectrice de *Zélie*. Et j'espérais rencontrer le pape lors de sa déambulation dans le 5ème arrondissement, le vendredi 25 septembre. Malheureusement je finis de travailler trop tard et ne pus franchir le pont qui me séparait de la cathédrale de Paris : un policier me dit que c'était impossible.

Je rentrais assez déçue chez moi, quand je rencontrai deux jeunes, Mathilde et François, à qui j'avais demandé d'où ils tenaient leur petit drapeau aux couleurs pontificales. La conversation s'engagea ; nous parlâmes de foi, et du pape qu'ils avaient eu la grâce de voir quelques instants auparavant. Nous nous quittâmes et François me dit : « *En allant à la messe à Concorde demain, tu changeras quelque chose dans ta vie de foi.* »


© Jacinthe Nautin

François est en recherche de Dieu, mais séjourne quelques jours par an dans des monastères, et Mathilde est croyante et pratique moins, comme moi.

Le lendemain, je partis avec ma sœur et ses filles pour les Champs-Élysées. J'avais dit à ma sœur : « *On verra le Pape, c'est sûr.* » Elle n'y croyait pas, c'était pour elle impossible : il y aurait bien trop de monde.

J'avais prié pour que nous voyions le Saint-Père. Ma prière fut exaucée ; une place près d'une barrière se dégagea et nous fûmes aux premières loges pour voir la papamobile.

Les chants, la solidarité, la piété de la foule nous portait. Après une bonne heure d'attente, les camions du service d'ordre arrivèrent, suivis du pape.

Celui-ci était tourné vers le côté droit des fidèles, nous étions à gauche. Je criai : « *Léon, Léon, Saint-Père, priez pour nous.* » Il se retourna, nous regarda intensément et nous bénit *(la photo ci-contre)*, puis nous dit au revoir d'un baiser esquissé.

Le choc de voir le pape nous ébranla : ma sœur et ses filles pleuraient abondamment ; moi, je tremblais beaucoup, puis nous nous serrâmes toutes les quatre dans les bras.

Mon intuition s'était avérée exacte : notre rendez-vous avec Léon XIV eut lieu.

Lors de la messe, mes nièces, ma sœur et moi chantâmes et priâmes. Devant l'autel papal, je crus un moment voir la Cène du Christ avec ses couleurs neutres et beige et ce blanc... Un moment, je m'écroulai et pleurai aussi. Je pense que nous avons ce jour-là reçu le don des larmes.

Depuis, la joie ne me quitte pas et je parle du Saint-Père à tout le monde, distribuant les carnets de messe en trop offerts par les bénévoles du service d'ordre.

Je suis véritablement changée d'avoir rencontré le pape. Je souhaite prier plus, laisser mes idoles et être charitable. Merci mon Dieu, merci Très Saint-Père. »

Texte recueilli par S. P.

Le féminisme peut-il intégrer la maternité ?



© Les éditions Boleine

Un colloque intitulé « Comment ré-incarner le féminisme ? » a eu lieu le 23 septembre 2026 au Collège des Bernardins. Il a souligné à quel point on ne peut vouloir « libérer les femmes » sans prendre en compte leur corps, dont la spécificité est de pouvoir porter la vie.

100% : telle était la part de femmes parmi les intervenantes du colloque « *Comment ré-incarner le féminisme ?* », le 23 septembre au Collège des Bernardins à Paris. Imaginé par la journaliste et essayiste Aziliz Le Corre (que nous avions interviewée dans l'épisode 50 du podcast de *Zélie*) et Philippine de Maigret des éditions Boleine, cet événement a rassemblé des philosophes, écrivains, militantes féministes, ou encore une psychologue et une théologienne.

L'idée du colloque étant de revisiter l'héritage de la philosophe Simone de Beauvoir, selon laquelle « *la maternité est un handicap* », comme le rappelle Aziliz Le Corre. Dans *Le Deuxième sexe* paru en 1949, Beauvoir déclare que la femme est vouée à « *répéter la vie* », à accoucher comme le font les animaux. « *Depuis Beauvoir, le corps féminin est une aliénation. Soit il faut renier son corps, soit s'y soumettre* », résume Aziliz Le Corre.

Comme l'a rappelé la philosophe Marie Lucas Leborgne au colloque, le féministe dit universaliste a exalté un « corps normal », sans règles ni maternité et allaitement. D'ailleurs, aujourd'hui encore, ce « corps normal » reste encore la norme dans de nombreux lieux de travail. Au colloque, Marlène Schiappa, au gouvernement de 2017 à 2023, a raconté : « *Quand j'allais en entreprise demander où était la salle d'allaitement - obligatoire, pour les femmes qui veulent tirer leur lait -, on me riait au nez !* »

Marie Lucas Leborgne a rappelé que dans les années 1970, le féminisme essentialiste s'est battu pour des droits tels que l'allongement du congé maternité. Parfois accompagné d'une mythification du féminin, il connaît un regain dans ces années 2020 avec l'idée de féminin sacré. Enfin, le féministe différentialiste, qui souligne que la différence des sexes compte, de manière bilatérale, est porté notamment par Sylviane Agacinski.

Aziliz Le Corre a cité Édith Stein, philosophe puis carmélite, qui affirme que la femme peut s'élever hors de la maternité, mais aussi en elle.

Dès lors, comment habiter son corps de femme et comment celui-ci peut-il être davantage intégré à la société ? Marie-Estelle Dupont, psychologue, a déclaré : « *Dans l'enfance, la petite fille "est" un corps - sauf projection négative par la mère ou le père. Après la puberté, elle "a" un corps, ou en tout cas le voit comme tel. La puberté peut se passer dans la joie, si elle est narrée dans la joie et sans honte. À l'inverse, les 20 % d'adolescentes qui ont un trouble du comportement alimentaire tentent par ce moyen de reprendre contrôle sur leur corps. Mieux vaudrait dire : "Tu as ce privilège de pouvoir donner la vie."* »

À l'âge adulte, des regards et des jugements sur leur corps féminin peuvent subsister. « *Quand Élisabeth Borne était chef du gouvernement*, raconte Marlène Schiappa lors du colloque, *on lui reprochait de n'être pas assez souriante, alors qu'on n'aurait jamais fait la remarque à Bruno Le Maire.* » Marie-Estelle Dupont a commenté : « *Les critiques sur le corps des femmes viennent souvent aussi de femmes, non guéries d'insatisfactions de leur féminité.* »

Au sujet de la sexualité, le féminisme a apporté une « libération » qui n'en était peut-être pas une, selon la journaliste Eugénie Bastié au colloque : « *On est passé à une obligation d'une sexualité flamboyante, diverse* », calquée sur une sexualité masculine plus « performante » et linéaire. Eugénie Bastié identifie une « *dramatisation* » de la sexualité, car on parle beaucoup des agressions ; un rapport de méfiance mutuelle tend à s'établir, notamment chez les jeunes, pour lesquels le couple ne serait plus aussi désirable. Laetitia Calmeyn, vierge consacrée et théologienne, a rappelé au colloque combien, dans le sens profond de la sexualité - loin d'un rapport dominant-dominé -, on livre quelque chose de qui on est.

Un enjeu de liberté lié au corps féminin est celui de la GPA, pratiquée dans certains pays et même en Ukraine ; la mère porteuse ne s'appartient plus en rien - les contrats peuvent stipuler qu'elle ne peut porter de poids, donc ses propres enfants, comme l'a rappelé la militante féministe Ana-Luana Deram.

Pour conclure, l'essayiste et philosophe Marianne Durano - venue avec son bébé - a appelé à un féminisme intégral et incarné, valorisant donc aussi la maternité. Un livre à paraître en janvier aux éditions Boleine reprendra les contributions de ce colloque stimulant.

Solange Pinilla

L'adolescence comme adieu à l'enfance

Il n'est pas étonnant que l'adolescent puisse être souvent triste ou anxieux : il fait notamment le deuil de son enfance, de ses jeux et de ses rituels, et ignore encore les rivages qui l'attendent.



Pexels

L'**adolescence, cet âge** quelque peu inconfortable ! Entre 10 et 18 ans environ, l'être humain passe progressivement de l'enfance à l'âge adulte. On parle souvent de la « crise d'adolescence ». Comme le souligne Laetitia Hassoun, psychologue clinicienne, dans son livre *Mon ado m'inquiète* (Mame) dont nous reprenons de passionnants éléments dans cet article, la notion de crise n'est pas forcément négative, au contraire. Le grec *krisis* se réfère à un moment décisif dans l'évolution d'un processus. La crise permet d'entrer dans une autre dimension.

« *Dans la crise, nous savons ce que nous perdons sans savoir encore ce que l'avenir nous réserve,* explique Laetitia Hassoun. *La crise impose de mobiliser à la fois l'énergie nécessaire à sa résolution et celle qui est nécessaire au deuil des étapes antérieures de son existence afin de pouvoir assumer pleinement la vie nouvelle qui est en train de se déployer.* » Elle ajoute : « *L'anxiété est un de ses ingrédients quasi incontournables dans la mesure où celle-ci produit une mise en alerte psychique et physique qui permet, le moment venu, de faire face à la situation nouvelle.* »

Ce deuil de l'enfance est un enjeu important, mais souvent peu abordé, de l'adolescence. Dans le film *Vice-versa* de Pixar, le personnage rose Bing Bong symbolise le fait que l'adolescent abandonne dans le passé certains souvenirs et certaines expériences, pour grandir. « *Il perçoit que tout n'est plus possible comme avant, qu'il est un autre parmi d'autres, que le principe de réalité dépasse le principe de plaisir* », lit-on dans *Mon ado m'inquiète*.

Les moments de cafard ou de déprime participent à ce remaniement intérieur. Ils permettent de « lâcher » quelqu'un ou quelque chose et de laisser de la place à la nouveauté. « *La colère, quant à elle, s'invite pour tenter de pousser les limites, dans une logique de surabondance d'énergie.* » Dans cette période de fragilité, les parents sont invités à veiller particulièrement sur la qualité du sommeil et de l'alimentation de l'adolescent, son rythme de vie, sa bonne estime de lui, ses soutiens familiaux et sociaux, sa foi, son sens de la responsabilité ou encore sa pratique sportive récréative. Comme pour Baptiste, 13 ans, cité dans *Mon ado m'inquiète* : les défis offerts par ses activités sportives lui permettront de dépasser le décalage entre son attachement à ses jouets et rituels d'enfant, et les préoccupations de « plus grands » de ses amis.

Bien sûr, si on observe chez l'adolescent un sentiment de souffrance morale intense, un repli social et un désintérêt pour tout, une baisse sensible des résultats scolaires ou encore une dénégation de soi, mieux vaut consulter un professionnel.

De façon générale, la perte et la mort peuvent être évoqués librement dès l'enfance. « *S'efforcer d'éviter toute souffrance ou tristesse à notre enfant ne le prépare pas à parcourir les étapes du deuil. Si, au moindre jouet perdu, nous en rachetons un, nous ne l'ouvrons pas à la possibilité de la perte, si petite soit-elle.* »

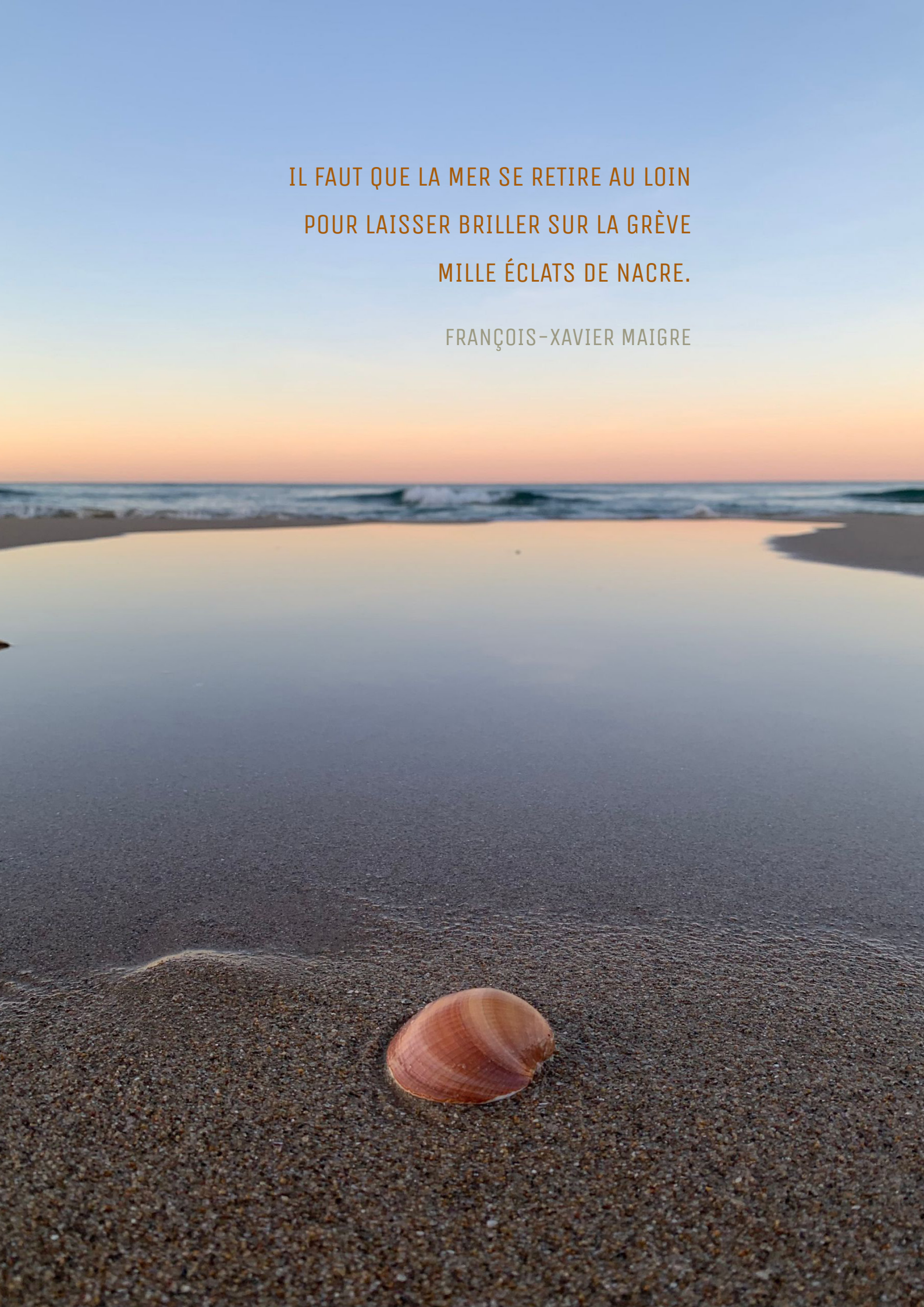
On peut aussi marquer la fin des choses : dire « merci et au revoir » au moment d'un départ, célébrer une fin de primaire ou de collège, clôturer un projet...

« *Lors de cette confrontation avec la perte et la finitude, nous pouvons lui manifester notre amour ou lui témoigner celui des autres, car rien n'est éternel, sauf l'amour* », rappelle Laetitia Hassoun.

Élise Tablé

Un deuil aussi pour les parents

Accepter que son enfant a grandi, que la relation se modifie et qu'une distance se crée n'est pas toujours simple pour les parents. Aimer son adolescent tel qu'il est, l'encourager à grandir, accepter qu'il vivra un jour sans ses parents, que la famille ne sera pas toujours au complet, et qu'un père ou une mère fait aussi le deuil de sa jeunesse, en quelque sorte... Ces étapes parfois délicates seront facilitées si les parents restent à leur place de soutien, et qu'ils acceptent les tristesses et les joies vécues dans leur propre adolescence. *É. T.*



IL FAUT QUE LA MER SE RETIRE AU LOIN
POUR LAISSER BRILLER SUR LA GRÈVE
MILLE ÉCLATS DE NACRE.

FRANÇOIS-XAVIER MAIGRE

Vivre avec nos pertes



Pexels

« **Quand reverrai-je, hélas,** *de mon petit village / Fumer la cheminée, et en quelle saison / Reverrai-je le clos de ma pauvre maison, / Qui m'est une province, et beaucoup davantage ?* » Ces vers de Joachim du Bellay publiés dans son recueil *Les Regrets* en 1558 sont universels. Ils expriment alors la douleur de l'exil de l'auteur, en poste à Rome, loin de son Anjou natal.

La vie étant jalonnée de pertes - deuils, départs, échecs... -, l'être humain doit essayer de vivre avec. Du mythe d'Orphée ou du livre de Job, jusqu'aux chansons de variété qui narrent des amours perdues, ce thème traverse l'humanité. On peut perdre une amitié. Un conjoint qui part. Un emploi. Une bonne santé physique ou psychique. Perdre un proche est terrible, souvent comme une amputation. Certains deuils sont inconsolables. Pourtant, prendre le temps de la tristesse, des larmes, de la juste colère, du deuil est nécessaire pour que la plaie cicatrise. On a l'impression que l'horizon est bouché, mais cela aura une fin. L'Ecclésiaste le dit : « *Il y a un moment pour tout, et un temps pour chaque chose sous le ciel. (...) Un temps pour pleurer, et un temps pour rire ; un temps pour gémir, et un temps pour danser.* »

Dans la vie, on perd, mais on découvre souvent ensuite un cadeau inespéré. On grandit. On apprend. On se déleste parfois d'illusions, ou d'artifices. De fragiles édifices de sable s'écroulent, mais permettent de reconstruire sur le roc. Cela, on l'apprend plus tard. Dans *Aimer, perdre, et grandir*, Jean Monbourquette conseille : « *Pour l'instant, accueille les questions sans t'acharner à y répondre. Laisse-toi les vivre. Puis, un jour, tu te surprendras en train de vivre les réponses à tes questions.* » Et un jour, Dieu essuiera toute larme de nos yeux.

Solange Pinilla

À lire aussi > « La tristesse, une étape nécessaire » ; « Fausse couche : traverser le deuil » ; « Le papa perdu et retrouvé »

Regard littéraire

On aurait pu se rencontrer de François Cheng

François Cheng, écrivain et poète français d'origine chinoise, arrive au crépuscule de sa vie à 97 ans. Dans cet ouvrage de la rentrée littéraire 2026, il revient en kaléidoscope sur sa vie et son cheminement à travers plusieurs brèches lumineuses : celle de la peinture, en particulier en nous introduisant auprès d'une artiste contemporaine descendante d'un homme illustre, Léopoldine Hugo ; celle de la poésie, la sienne et celle de l'auteur des



Contemplations, et celle de la fin de vie de sa femme Micheline, éprouvante mais couronnée d'amour.

La première partie scrute l'itinéraire de Victor Hugo, qui a vécu une sorte de crise mystique en 1855, à Jersey, au bord de la mer, où il entend un souffle, une voix qu'il sait venir de l'Esprit. De là lui vient une ode, « *Ce que dit la bouche d'ombre* ». François Cheng y voit un passage de l'affliction nourrie par la perte de sa fille - mais aussi de son frère et de son premier fils - à une résurrection, qui doit passer par le Verbe, qui désigne tout à la fois Dieu et le travail du poète.

Dans une deuxième partie, Cheng nous emmène alors sur sa propre route où la douleur de la maladie d'Alzheimer de sa femme ne l'empêche pas de creuser le sens de cette vie : « *Viens donc ici, douce amie / Puisque tout nous est ouvert. /Nous répondrons à l'appel, / Nous irons toujours plus loin. / Toujours nous nous retrouverons, / Il n'y aura plus de fin. / Nos cœurs sont mémoire aimante, / Battant au sein du divin.* »

Zita Kerlaouen

Chroniques d'une maison perdue



© Photo F. Mantovani/Gallimard



Au pays des Abers (Wikimedia commons)

Dans son roman de la rentrée littéraire « Le pays des étés » (Gallimard), l'écrivain Pierre Adrian raconte comment la maison des vacances de son enfance a été vendue et quels sentiments de trahison et de nostalgie ont accompagné ce deuil doux-amer.

Depuis sa naissance, l'écrivain trentenaire Pierre Adrian – fils de l'auteur Luc Adrian – se rend dans le nord du Finistère, sur une presqu'île au pays des Abers. Dans un précédent ouvrage, *Que reviennent ceux qui sont loin*, lauréat du Grand prix Michel Déon 2023, il évoquait déjà la « grande maison » où, autour de sa grand-mère maternelle, se rassemblait toute une tribu de cousins. Dans cette maison, il s'est toujours senti inexplicablement heureux et pleinement lui-même. Il y avait également tissé une relation particulière avec sa grand-mère, qui venait notamment à son chevet la nuit, lors de ses crises d'asthme.

Le récit *Le pays des étés* – dont le narrateur est simplement l'auteur, comme on le voit dans les interviews de celui-ci – débute avec le décès de cette grand-mère très âgée. « *Elle était morte une première fois par le vide que créait son absence parmi nous au mois d'août,* écrit Pierre Adrian. *Je m'étais habitué au manque avant son départ, par l'extrême vieillesse et ses silences qui déjà nous séparaient d'elle, son regard désormais si lointain. Grand-mère avait pris congé et, devant ce corps de femme aux traits tirés par la mort, j'acceptais avec douleur la fin totale d'une époque.* »

L'été qui suit la mort de sa grand-mère ressemble à tous ceux vécus jusque là dans la « grande maison ». Sur la route qui descend vers le port, il retrouve les images de son enfance : « *Quelque chose en moi changeait. J'étais à ma place. Et malgré la bruine qui souvent assommait le pays, je n'avais envie d'être nulle part ailleurs. Les bateaux assoupis devant leur corps-mort dans la baie, les îles, le phare et les balises, la maison aux persiennes vertes devant le chemin côtier, les massifs d'hortensias semés au bord de la route comme des taches de peinture… Tout était à sa juste place.* »

À la fin de cet été-là, où il séjourne chez ses parents – qui ont eux aussi acquis une maison sur la presqu'île –, il voit les membres de sa famille partir les uns après les autres, ressentant les départs comme des défections, des abandons de poste qui laissent un vide.

Après les vacances de la Toussaint, la maison est mise en vente, car personne ne peut ou ne veut reprendre cette maison vétuste et difficile à chauffer. Quelques mois plus tard, elle est vendue à un couple d'une quarantaine d'années venant de Rennes. L'été suivant est particulier, car il s'agit de vider la maison et de se partager les meubles en famille, et de se séparer de certains lors d'un vide-grenier. « *Que resterait-il d'une trentaine d'étés passés dans la même maison ? Je pensai aux mirages d'une époque où je croyais qu'ils seraient sans limite, alors que tant de choses dans la vie se comptent sur les doigts d'une main.* » À propos de cette demeure, Pierre Adrian affirme : « *J'en avais déjà pris congé en disant adieu à mon enfance. Ce départ inconscient, le premier, m'avait préparé à tous les autres.* »

La « grande maison » est mise en travaux par les nouveaux propriétaires, qui invitent les anciens occupants et quelques voisins à un apéritif. Ils revoient donc la nouvelle maison, rendue plus moderne et lumineuse, ce que le narrateur trouve bénéfique. La disparition d'un chêne l'effraie un peu, mais cela permet en réalité une plus belle vue sur la mer.

Les choses se gâtent lorsque la maison est, l'année suivante, mise en location saisonnière – sans que les anciens propriétaires n'aient été prévenus. Surtout, l'été d'après, des locataires irrespectueux et des tensions locales mettent à mal la belle image de « *l'ancienne grande maison* » – l'auteur parle d'une « *profanation du sanctuaire* » de ses étés. Jusqu'au drame.

Alors, faut-il finir cet ouvrage sans espérance ? D'une part, l'auteur a sans doute trouvé un réconfort dans l'écriture de cet ouvrage, qui peut toucher d'autres personnes ayant perdu un lieu cher. D'autre part, il semble qu'il ait la chance de pouvoir revenir dans la région grâce à la maison de ses parents. Et puis, pour lui, « *la mer console toujours* ».

S. P.

Mal du pays


© Coll. particulière

Florence Gervès vit en expatriation. Bien qu'assumant ce choix, elle nous raconte son sentiment d'être exilée.

« **Mariée depuis 2019,** je n'ai jamais aspiré à quitter mon pays. Issue de parents pas très voyageurs, je n'avais même jamais envisagé une vie d'expatriée. J'avais même poussé le bouchon un peu plus loin en prévenant mon mari : *"Jamais l'expat !"*

Et pourtant, quelques années plus tard, nous y voilà, avec deux pays à notre actif.

L'Afrique du Sud d'abord, en 2021. J'ai ressenti un tel déracinement... Tout juste enceinte, j'ai eu la sensation de perdre ma famille, mon environnement, mes repères. Même les choses les plus basiques me semblaient difficiles : se déplacer en voiture, parler la langue (l'anglais), se refaire des amies... On repart de zéro.

Ma sœur a eu une très belle phrase un jour : « *Flo, tu es comme un arbre qu'on a déraciné et que l'on replante... Il faut du temps pour qu'il reprenne vie et redonne des fruits.* »

Il m'aura fallu six mois pour m'adapter – après des litres de larmes versées – à ce pays que j'ai finalement profondément aimé et où nos deux petites filles sont nées. On recrée, on compose, on découvre. Et on s'adapte !

L'arrivée au Maroc, c'est encore une nouvelle histoire. Une nouvelle culture. Et même si je pensais y être préparée, même si je me disais que finalement Casablanca, ce n'était pas si loin de la France, le choc est bel et bien là.

On se sent étranger. Il faut à nouveau repartir de zéro. Cela demande énormément d'énergie, et parfois, on en a plus ou moins à donner. Je trouve que la première année est vraiment celle de la "mise en place", mais aussi parfois du deuil : celui du pays précédent, de ce qu'on a laissé derrière soi ou même du pays qu'on avait imaginé.

Je suis convaincue que nous avons fait les bons choix. Mais je suis aussi convaincue qu'il faut prendre le temps de les réinterroger régulièrement. Ce qui convient à une famille avec des enfants de 2 et 5 ans ne conviendra peut-être plus lorsque ces mêmes enfants en auront 10 et 12.

Quoi qu'il en soit, je trouve ça beau de voir que malgré tous ces sentiments, ce qui reste, c'est la foi. Et même là, ça demande de la cultiver, de se bouger, de mettre la main à la pâte pour avoir une foi active, et non une foi qui consomme. »

Texte recueilli par S. P.



Adélaïde : « Apprivoiser le deuil de la famille que j'aimerais »



© Coll. particulière

Mariés depuis 2019, Adélaïde et son mari Arnaud vivent l'épreuve de l'infertilité sans explication médicale. Renoncer à devenir mère est difficile pour Adélaïde, même si elle apprend à vivre avec ce rêve non réalisé. Elle évoque cette perte douloureuse, mais aussi le soutien trouvé dans la foi et la communion des saints.

> « À chaque jour sa peine, à chaque jour sa grâce. »

« **Marquée, petite,** par des amis de mes parents traversant cette épreuve, j'ai eu tôt la conscience que chaque enfant est un cadeau, que rien n'est "normal". Dès nos fiançailles avec Arnaud nous avons évoqué ce sujet. Une fois mariés, et les mois passant, l'éventualité est devenue réalité ; avec mon merveilleux mari nous avons appris à apprivoiser cette souffrance, à vivre notre mariage avec elle. Lui restait confiant, pour ma part c'était moins évident. La particularité de l'infertilité est que le corps féminin nous rappelle chaque jour que nous sommes appelées à porter la vie. Rapidement nous avons fait des examens médicaux, recouru aux moyens humains et célestes. Pour notre cas, aucun diagnostic n'a pu expliquer cette infertilité, et les recours à la naprotechnologie ou à la naturopathie n'ont pas fonctionné.

Au fil des années, c'est devenu un peu traverser les 5 étapes du deuil de façon régulière, et l'accepter : rêver la nuit d'être enceinte (déni), se réveiller le ventre plat, sentir parfois monter en moi des cris d'injustice vers le Seigneur (colère), promettre tout ce qui est possible au Ciel (marchandage), se sentir submergée par l'impression que ma vie ne sert à rien puisque je ne transmets rien (dépression), puis se souvenir que le Christ est là, à chaque pas, pour nous ouvrir grand Ses bras et nous laisser pleurer sur son Cœur (acceptation). Paradoxalement, on est un peu plus "tranquille" après quelques années, car on n'entend plus les « *oh vous avez le temps !* » qui nous étaient répétés dans les premiers temps de notre mariage.

Je continue à apprivoiser le deuil de la famille que j'aimerais, comme je la vois chez mes sœurs mariées et mères de famille. Adolescente, lorsqu'on me demandait le métier dont je rêvais, je répondais sincèrement "mère de famille", car j'ai toujours trouvé que c'était le plus beau métier du monde. Je dois en faire le deuil. Aujourd'hui je refuse l'espoir quand il arrive, et je me convaincs que notre vie restera ainsi.

J'ai dû prendre de la distance avec certaines amies comblées de nombreuses naissances rapprochées, mon amitié reste vive mais j'attends que leurs enfants grandissent pour les voir sans que mon égoïste tristesse ne gâche tout. J'ai la chance incroyable d'avoir un mari serein, convaincu que notre désir d'enfant sera forcément comblé, puisque le Seigneur l'a mis en nous. Aujourd'hui nous pouvons sincèrement dire que nous sommes très heureux ensemble, conscients de la chance que nous avons de nous être trouvés et de vivre cela à deux. Et nous rendons grâces.

Célibataire, je me répétais que la soif d'aimer sans être assouvie était la plus belle souffrance, car c'était celle du Christ en croix, rejeté par les siens. J'ai la chance d'être guide-aînée engagée, et lorsque j'ai prononcé mon engagement, j'ai promis *"que quelle que soit la voie que le Seigneur m'aura choisie, je la suivrai en chrétienne et en guide-aînée"*. Alors c'est ma boussole quotidienne. La loi scoute est centrale dans notre vie à tous les deux, pour avancer vers le Ciel, à chaque jour sa peine, à chaque jour sa grâce. En plus de nos deux familles affectueuses, j'ai la chance d'avoir des amies guides-aînées extraordinaires qui sont comme une deuxième famille, nous nous tirons toutes vers le Ciel avec nos croix respectives.

Je crois que nous n'aurions pas pu sentir la force de la prière et de la communion des saints autant que par ces amitiés, terrestres et célestes, qui nous portent. Comme dit sainte Thérèse d'Avila, nous sommes tous en pèlerinage sur cette terre, en chemin vers la véritable Patrie. »

Texte recueilli par S. P.

François-Xavier : marcher pour accepter ses pertes



© Coll. particulière

En novembre 2022, François-Xavier Maigre a cheminé deux jours vers le sanctuaire de Montligeon. Avec le souhait de pouvoir accepter des pertes, dont la mort d'une amie chère et la trahison d'un homme.

> Le don de la foi est la seule réponse au scandale de la perte.
>
> *François-Xavier Maigre*

« **J**e viens d'avoir quarante ans. *La marée de la vie se retire doucement. Le château tient bon.* » Par ces mots, François-Xavier Maigre décrit le moment où il est arrivé et qu'il raconte dans son récit *Ce qui passe, ce qui demeure* (Salvator).

Il est à un mitan, une charnière. De sa vie, certes, mais aussi de ses émotions. Il vient d'enterrer, deux semaines plus tôt, Fanny, 32 ans, une ancienne collègue et amie particulièrement lumineuse, morte des suites d'un cancer en laissant un mari et une petite fille.

En plus de cette disparition, il y a une trahison. Celle de Jean Vanier, cofondateur de l'Arche, dont il était proche au point d'avoir écrit avec lui un livre à quatre mains. L'année suivant sa mort, on révèle qu'il a abusé sexuellement de femmes, sous couvert de justifications mystiques. « *Quand éclate le scandale, quelque chose en moi s'effondre*, écrit-il dans *Ce qui passe, ce qui demeure. Ci-gît mon enfance spirituelle. Je me sens sali par les mensonges du géant. J'ai, comme tant d'autres, accolé mon nom au sien, fier d'être à son service, usant de sa lumière pour me mettre en valeur. (…) Qui était l'homme que nous aimions ?* »

Enfin, François-Xavier est dans une transition professionnelle. Journaliste dans le même groupe de presse depuis la fin de ses études il y a seize ans, il a peur. « *Peur d'avoir perdu le contrôle. Peur de devenir le passager clandestin de ma propre vie. Peur de m'affadir et de décevoir.* » Un ami lui propose alors de rejoindre son cabinet de conseil en stratégie de communication. « *Et si je disais oui ? Et si je me mettais en danger, une nouvelle fois ? Pour l'origine du frisson, l'inconfort qui pousse à sortir de soi. Pour me sentir vivant.* » Il accepte de dire adieu à sa carte de presse, mais demande un mois de battement, pour « *laisser décanter cette première vie qui s'achève* ». Il demande à sa femme si elle est d'accord pour qu'il parte seul passer ces semaines à Beaulieu, dans leur maison de vacances à rénover dans le Perche, aux confins de l'Eure-et-Loir. Elle accepte.

À quarante ans, François-Xavier comprend que, « *si nous sommes le fruit de nos accomplissements, nous sommes aussi celui de nos pertes* ». « *Échecs. Déceptions. Fausses routes. Choix douteux. Trous d'air. Maladies. Abandons. Ces accrocs ne sont pas des bugs. Ils sont la substance même de la vie. Sauf que… Pas de masterclass en doute existentiel, pas d'option "mélancolie" à la fac : personne ne nous apprend à accueillir ces soubresauts. Ou plutôt : on nous somme d'avancer dignement, comme si rien n'était arrivé.* »

L'auteur est venu dans le Perche chercher un moyen de vivre avec ses manques : « *Un chemin d'acceptation, pour déposer mes illusions perdues et embrasser la seconde moitié de ma vie. Un temps de purgatoire.* » Il se souvient alors du sanctuaire de Montligeon, à une cinquantaine de kilomètres de là, dédié aux âmes du purgatoire. Il décide de s'y rendre à pied, en deux jours.

Sur les routes nimbées par le magnifique automne percheron, François-Xavier cueille les fruits laissés par ses propres pertes : « *Je lève de plus en plus souvent les yeux au ciel, non par dépit, mais parce qu'il s'agrandit année après année. Je connais des gens, là-haut. Mon lien au monde se verticalise. Progressivement, les deux axes de la vie, terrestre et céleste, commencent à former une croix.* »

Il laisse l'esprit d'enfance, buissonnier, remonter à la surface. Et aussi d'anciennes blessures, comme la perte tragique d'une amie en maternelle.

Arrivé à Montligeon, il confie la perte de son amie Fanny à un prêtre, qui décide de dire la messe pour elle. François-Xavier prie également pour le père de son hôte du premier soir, Marie-Laure, récemment décédé, et qui aurait aimé aller à Montligeon. Malgré les douleurs aux pieds, cette marche a été salvatrice pour François-Xavier, qui a appris qu'entre deux renoncements, il y a la lumière de la vie qui subsiste.

S. P.

Élisabeth, des larmes à la joie



© Éditions Mame

En relisant les pertes et les deuils qui ont marqué sa vie, Élisabeth Mathieu-Riedel, psychologue et médecin, constate combien Dieu l'a accompagnée, consolée et finalement comblée de joie.

> « Il n'y a pas de croissance sans séparation. » Élisabeth Mathieu-Riedel

« *Et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux.* » Ce verset du livre de l'Apocalypse, Élisabeth Mathieu-Riedel le fait sien dans son livre *Je changerai tes larmes en joie. Surmonter les deuils de nos vies* (Mame).

L'une des pertes particulièrement difficiles est celle d'un emploi, ainsi que les échecs professionnels. Après ses études de médecine, Élisabeth décide d'ouvrir un cabinet médical d'homéopathie, en 1984. « *J'étais très heureuse de pouvoir "visser ma plaque"* », raconte-t-elle dans le livre. Élisabeth accueille les patients et les écoute beaucoup, prend le temps d'analyser tout leur dossier, si bien que ses consultations durent une heure au minimum. Mais au bout de deux ans d'exercice en libéral, noyée sous les charges sociales, fiscales et de fonctionnement, elle doit se résoudre à fermer son cabinet.

« *Même si, par orgueil et à l'égard des autres, c'était honteux de "dévisser sa plaque", je gardais confiance, persuadée que je serais consolée de ce grand deuil, véritable arrachement après tant d'années d'études. Parfois, il faut savoir tout quitter et repartir de zéro !* » De plus, cette expérience de deux ans a été enrichissante : notamment, certains patients sont devenus des amis qu'elle conserve encore.

Ce temps de vide professionnel a été l'occasion pour elle d'œuvrer pour le Royaume de Dieu, notamment pour la préparation d'un festival artistique de Paray-le-Monial avec un contrat de six mois dans l'équipe des relations publiques. Cette expérience a attiré l'attention du président d'un groupe pharmaceutique qui cherchait un médecin salarié, et qui connaissait un violoniste invité au festival en question ! Auparavant, Élisabeth avait également suivi des sessions de guérison intérieure pour comprendre les raisons de son long célibat.

En effet, Élisabeth avait désiré très tôt rencontrer un homme avec lequel partager sa vie, mais rien ne venait. « *Les années passaient inexorablement dans le double deuil de la vie à deux et de la maternité* », écrit-elle. « *Mon cœur saignait mais je m'ouvrais à une vie spirituelle intense dans l'abandon à la volonté de Dieu.* » Finalement, vers l'âge de 44 ans, elle rencontre Alain, par l'intermédiaire d'amis. « *J'avais demandé à Thérèse de l'Enfant Jésus de me faire ce cadeau pour sa nomination de docteur de l'Église. La confirmation m'a été donnée lorsque j'ai vu son image sur le tableau de bord de la voiture d'Alain. En revenant de Cabourg, nous avons prié à Lisieux devant sa châsse. C'est là que nous avons décidé de nous marier.* »

Alain est plus âgé qu'elle, veuf, père et même grand-père. « *Dieu avait prévu une autre fécondité pour nous avec en plus une pointe d'humour : je passais de célibataire à grand-mère de trois petits-enfants que nous avons beaucoup aimés et accueillis pendant vingt-et-un ans.* » Alain et elle ont fait des conférences-témoignages sur le deuil et les soins palliatifs, car Élisabeth a écrit un livre à succès à ce sujet en 1997 : *Ne pleurez pas, la mort n'est pas triste* (Mame).

En 2016, Alain meurt d'un cancer. Élisabeth, qui a 65 ans, l'accompagne jusqu'au bout et est plongée dans un grand désarroi par ce veuvage. Elle n'arrive pas à utiliser les ustensiles de cuisine, car dans leur couple, c'était Alain qui cuisinait ! Huit mois plus tard, la radio RCF Sud Bretagne – Élisabeth habite du côté de Vannes – l'invite pour parler de la joie dans les épreuves. Elle ne ressent alors aucune joie, mais demande à l'Esprit Saint de l'inspirer. Finalement, elle retrouve l'allégresse et pense que son défunt mari a intercédé pour elle.

Elle décide alors de se remarier. Elle s'inscrit sur un site de rencontre. Après quelques déconvenues, elle reçoit un message de Jean-Pierre, le jour de la Saint Valentin ! Ils s'appellent et discutent pendant trois heures. « *On peut se marier à tout âge, car tant qu'il y a un cœur, il y a de l'amour à donner et à recevoir.* » Elle épouse Jean-Pierre. « *Le deuil peut être changé en joie* », affirme Élisabeth, qui cite également le psalmiste : « *Fais confiance au Seigneur… il comblera les désir de ton cœur* » (Psaume 36, 3-4).

S. P.

ŒUVRES D'ART

Edward Hopper et l'esthétique de la solitude



Wikimedia commons

Automate (1927)

Avez-vous calé votre tasse de thé d'automne bien chaude entre les paumes de vos mains, tandis, que, du regard, vous parcourez les lignes de chacun des articles du *Zélie* du mois ? Alors entrez à pas feutrés dans ce tableau qui met en scène une jeune femme dans la même posture que vous. Presque un siècle vous sépare puisque la toile en question date de 1927 ; et pourtant, les interrogations soulevées par les mystérieux pinceaux de l'artiste n'ont rien perdu de leur acuité.

J'osais le parallèle entre vous, ma chère lectrice, et cette élégante jeune femme américaine du tableau *Automate* d'Edward Hopper (1882-1967). Pourtant, contrairement à vous, la jeune femme ne lit rien... si ce n'est le fil de ses pensées. Son regard se perd dans le vide, à l'ombre de son chapeau cloche si typique des années 1920. Et sa méditation l'absorbe à tel point que toute présence disparaît autour d'elle, dans une mise en scène subjective digne du cinéma. Le café où elle se tient s'en trouve absolument désert... et devient un brin inquiétant, à la lueur blafarde des suspensions à globes, que l'on perçoit dans le reflet de la baie vitrée, qui n'ouvre sur rien. Sous l'éclairage artificiel, l'espace est clos, vide, étouffant. L'immense solitude de la jeune élégante est ainsi manifestée de façon tout à fait palpable. Quelle peut en être la cause ? Une rupture sentimentale ? Un deuil ?

L'isolement : voici donc la caractéristique des tableaux d'Hopper qui rend son œuvre si reconnaissable. L'artiste dépeint des scènes de l'*American way of life*, avec une grande élégance tout autant qu'un réalisme documentaire ; mais chacun de ses protagonistes semble enfermé dans une bulle de solitude impossible à percer. Ainsi, dans son très célèbre tableau, *Noctambules* (1942), aucune communication, aucun échange de regard n'a lieu, alors même que les individus sont placés à quelques centimètres les uns des autres. On classe Hopper parmi les artistes du réalisme américain ; mais les scènes qu'il dépeint sont-elles véritablement réalistes ? À vrai dire, il dépeint plutôt le monde intérieur, le ressenti très personnel des personnages qu'il met en scène, à tel point que leur sentiment de solitude dépeuple le décor. Esseulés et mélancoliques,

Soleil du matin (1952)



Wikimedia commons

Noctambules (1942)



ses figurants errent dans des lieux certes flambant neufs, mais vides de vie... et parfois même, le tableau est totalement vide de personnages.

Cette fascination de la solitude et de la perte chez Hopper a fait couler beaucoup d'encre, et continue de questionner de façon poignante le spectateur. C'est là toute la poésie et l'intérêt philosophique de ces tableaux à l'huile somme toute assez conservateurs dans leur technique et leur style, bien qu'ils mettent en scène les nouveaux lieux de l'Amérique moderne. Mais celle-ci, justement, est mise en scène avec beaucoup de recul, et dans l'atmosphère feutrée de cet univers artistique, un drame métaphysique se joue : pourquoi ? Pourquoi la modernité entraîne-t-elle tant de solitude ? Pourquoi l'existence est-elle si souvent désespérante ? Autant de questions ouvertes par ses pinceaux énigmatiques... De même, quelques siècles auparavant, Vermeer ne cessait de fasciner par sa peinture d'instants suspendus, de scènes d'un calme parfait mais laissant graviter autour d'elles un brouhaha de mille questions.

Votre thé savouré, à vous de laisser votre esprit vagabonder pour y répondre, chère lectrice ; mais sûrement aurez-vous au cœur, contrairement aux personnages d'Hopper, l'espérance chrétienne.

Victoire Ladreit de Lacharrière,
diplômée en histoire de l'art et portraitiste



Compartiment C, Voiture 293 (1938)







QUESTIONNAIRE DE PROUST

PERTES ET CADEAUX DE LA VIE

À IMPRIMER

Un objet que j'ai perdu

Quelque chose trouvé par hasard

Mon meilleur souvenir d'étudiante

Un moment difficile de mes études

Le dernier enterrement où je suis allée

Le dernier baptême auquel j'ai assisté

Une amie rencontrée il y a peu

Une amie que je ne vois plus

Un décès compliqué pour moi

J'ai vécu dans la paix la mort de…

Ce qui m'émerveille, c'est…

Une illusion perdue

Un lieu que je regrette

Un bel endroit découvert récemment

Grâce à mon corps, je…

Une maladie que j'ai eue

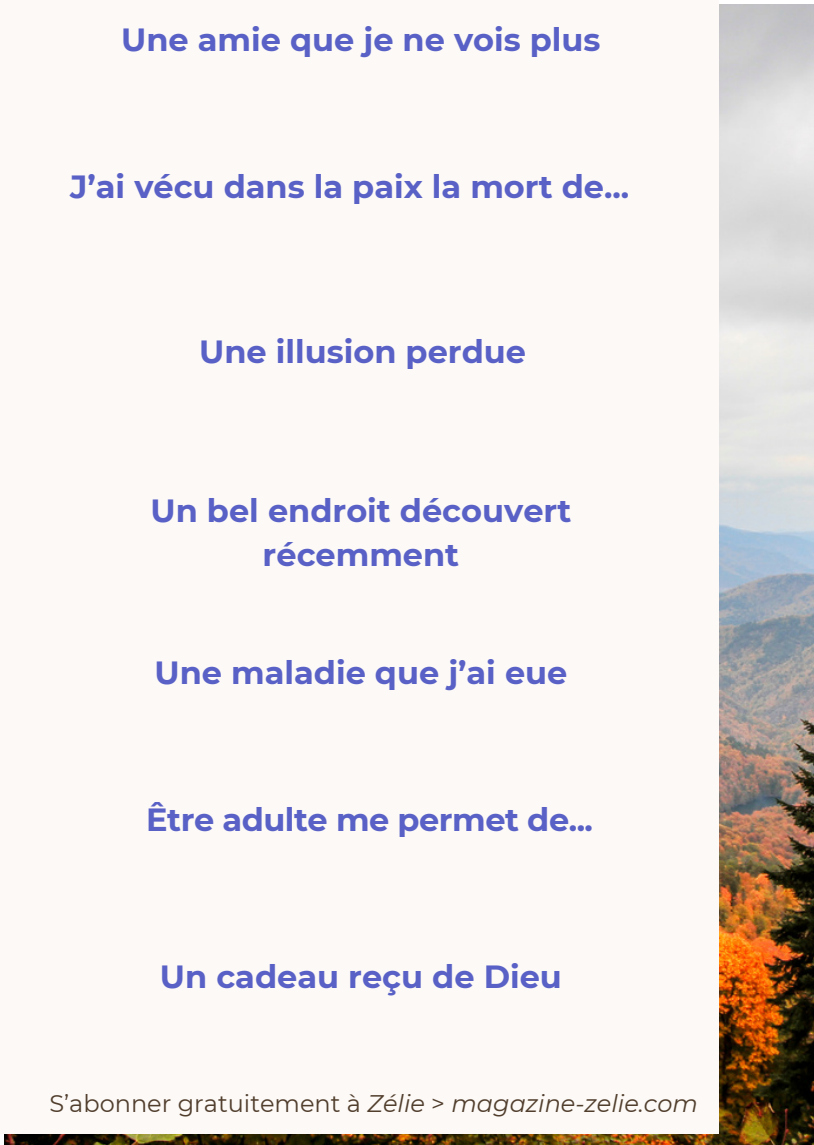
Quand on est enfant, on peut…

Être adulte me permet de…

Une perte racontée dans la Bible

Un cadeau reçu de Dieu









S'abonner gratuitement à *Zélie* > *magazine-zelie.com*



© Divine Box

RECETTE

Cake au thé noir

Alors que les feuilles dansent dans le vent et que la nuit tombe un peu plus tôt chaque jour, quoi de plus réconfortant que d'inviter quelques amies à boire une tasse de thé et savourer une tranche de cake ?

Nous avons choisi de mêler gâteau et infusion, en vous proposant une recette de cake au thé noir, imaginée par Divine Box. Cette entreprise propose de recevoir chaque mois de délicieux produits monastiques.

Dans cette recette, la Divine Box propose d'utiliser le thé des sœurs trappistines du monastère d'Ananda Matha Ashram, préparé dans la région du Kerala, en Inde. Il se déguste nature, infusé 4 minutes dans une eau à 100 °C, ou avec du lait comme le veut la tradition indienne.

Au sujet du cake, notons, de notre côté, que si vous essayer de réduire votre consommation de sucre, vous pouvez en mettre moins que prévu dans la recette. Bonne dégustation ! *É. T.*

Ingrédients

Pour 8 personnes

- 12 g de thé noir (comme celui des sœurs trappistines du monastère Ananda Matha en Inde)
- 200 g de lait
- 3 œufs
- 270 g de farine (de petit épeautre par exemple)
- 100 g de sucre en poudre
- 170 g de beurre mou
- 1 cuillère à café de levure

« • **Mixer le thé** et le faire infuser dans le lait jusqu'à ébullition.

• Préchauffer le four à 180 °C.

• Dans un saladier, fouetter le sucre et les œufs. Le mélange doit être blanc et mousseux.

• Ajouter le beurre mou, la farine, la levure et le lait infusé au thé.

• Verser la pâte bien homogène dans un moule beurré, et hop ! Enfourner pendant 30 à 35 minutes.

Et voilà un cake au thé noir bien moelleux à servir... à l'heure du thé ! »

NOUVEL ÉPISODE

sur « Zélie - Le Podcast »

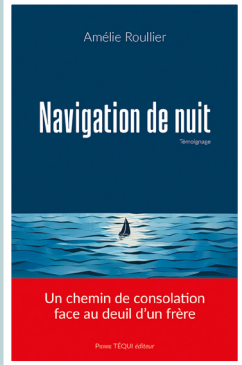

S. Pinilla

À paraître le 8 octobre
Épisode 55
Anne-Charlotte Larroque
« Illustratrice, je cherche la beauté »

• magazine-zelie.com/le-podcast •

Livres : itinéraires

TÉMOI-GNAGE

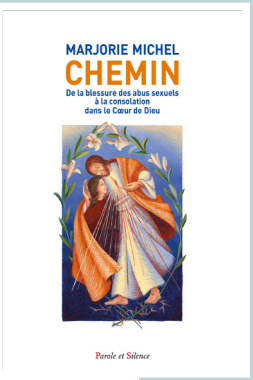


NAVIGATION DE NUIT – Amélie Roullier - Pierre Téqui éditeur

En 2015, Amélie a perdu Dominique, son plus jeune frère de 18 ans, dans un accident de la route. C'est le début d'un long chemin de deuil, ou plutôt, comme le suggère le titre de ce livre, d'une traversée aux multiples tempêtes. En 2024, nous avions déjà interviewé Amélie Roullier (*voir « Choisir la vie quand on a perdu son frère »*). Par cet ouvrage, elle souhaite faire entendre le point de vue des frères et sœurs endeuillés, moins évoqué que celui des parents. Et soulève des problématiques peu évoquées : par exemple, apprendre la mort de quelqu'un sur Internet ou les réseaux sociaux est violent, car il n'y a pas d'écoute et de relation à la clef. Pour Amélie, un moment charnière pour avancer sera la vénération de la Tunique d'Argenteuil, quelques mois après le décès : enfin, les larmes sortent ; elle sent la présence du Christ à ses côtés ; elle se confie à un prêtre. Ce n'est qu'au bout de sept ans qu'elle peut dire à son frère : « *Dom, maintenant, tu peux vraiment partir. Je n'ai plus besoin de toi pour être pleinement heureuse. On se retrouvera là-haut.* » Ayant obtenu un diplôme universitaire Deuil et Travail de Deuil, Amélie Roullier propose une newsletter hebdomadaire pour les personnes endeuillées.

Élise Tablé

TÉMOI-GNAGE



CHEMIN

Marjorie Michel - Parole et Silence

Le sujet des abus sexuels est terrible, et pourtant on sait combien on a besoin d'écouter les victimes, d'abord par esprit de justice, mais aussi pour mieux comprendre ce dont il retourne et pour mieux prévenir – dans l'Église et ailleurs. Ici, Marjorie Michel explique le mécanisme des traumatismes, de l'amnésie, de l'hypervigilance, comme de l'irruption de souvenirs intacts, des années plus tard. Mais elle livre aussi, avec pudeur, son chemin de guérison, un chemin qui passe par la thérapie - EMDR par exemple -, par la rencontre avec son époux inconditionnellement aimant, mais aussi par une conversion au Christ. Elle nous fait vivre son expérience mystique (dans l'adoration, la communion et même face à une œuvre de Giotto), grâce à la forme poétique qui alterne avec son récit. Un ouvrage qui sort de l'ordinaire, à la fois pudique et douloureux, mais plein d'espérance.

Zita Kerlaouen

JEU-NESSE



LES FILLES DE L'ALOUETTE -TOME 1. LÉONORE À LA RESCOUSSE

Isabelle Stock, illustrations Claire Fauvel - Emmanuel Jeunesse

Isabelle Stock emmène ses lecteurs à la suite des aventures d'Hermine, une des « Filles du Koala », désormais chef de patrouille de l'Alouette, dans une nouvelle série scoute : *Les Filles de l'Alouette*. Dans ce premier tome, les guides rencontrent une mystérieuse amazone aux airs de Sissi, prennent soin des chevaux du haras près duquel elles campent, et vivent une explo passionnante. Au milieu des aventures scoutes, des sautes d'humeur adolescentes, des petits mensonges et des rires francs, Isabelle Stock aborde subtilement le problème des smartphones en camp scout. *Léonore à la rescousse* est un roman réaliste et joyeux pour les 10-13 ans.

Marie-Antoinette Baverel

UNE FEMME DANS L'HISTOIRE

Anne Stuart, reine du Royaume-Uni

L'histoire de la dynastie des Stuart est une des plus tragiques du long récit de la couronne britannique. Elle fut marquée par le destin grandiose et pathétique de Marie Stuart, reine de France, reine d'Écosse, décapitée sur l'ordre d'Elizabeth Ière auprès de laquelle elle pensait trouver refuge.

Charles Ier, quelques décennies plus tard, mourut également sous la hache du bourreau, cette fois condamné par le Parlement fermement tenu en main par Oliver Cromwell, lequel exerça une dictature sans partage sur la Grande-Bretagne. Son fils, Richard, renonça au pouvoir quelques mois plus tard, en 1659. Le général Monck, nouveau maître de la situation, rappela le Parlement, séparé par Cromwell, lequel décida de rétablir la dynastie des Stuart sur le trône. Charles II étant devenu roi, son frère Jacques, duc d'York et héritier présomptif du trône, exerça d'importantes responsabilités militaires, notamment maritimes, en soutien de son frère.

Marié à Anne Hyde, Jacques eut avec son épouse une nombreuse descendance, mais dont seulement trois enfants vécurent, Marie, née en 1662, Anne, née en 1665 au château des Clarendon à Twickenham, puis Jacques, né en 1688 de l'union entre Jacques et sa nouvelle épouse, Marie de Modène.

Anne, pourtant troisième dans l'ordre de succession aux trônes d'Angleterre et d'Écosse, reçut semble-t-il une éducation certes soignée mais simple. Instruite dans l'anglicanisme, dont elle fut toujours une loyale fidèle, son appartenance à l'Église d'Angleterre n'en était pas moins un enjeu politique de taille pour la fragile couronne restaurée.

La conversion de son père Jacques au catholicisme après un séjour en France, restée secrète, avait suscité néanmoins des méfiances. Le Parlement de Londres, en 1673, vota le *Test Act*, par lequel les plus hauts officiers de l'État devaient prêter un serment dogmatique niant la réalité de la transsubstantiation. Jacques s'y refusa et résigna ses charges militaires. Le roi Charles II fut inflexible. Passe encore que son frère devint catholique, mais ses filles continueraient d'être éduquées dans la foi de la Réforme.

En 1677, Marie épousait son cousin le prince Guillaume d'Orange. Et en 1683, Anne épousait George de Danemark, frère du roi Christian V, deux princes protestants dont l'alliance devait consolider le trône.

Le destin en décida autrement. En 1685 *(année où Anne fut peinte sur le tableau ci-dessous, par Willem Wissing et Jan van der Vaart)*, Charles II mourait sans descendance et le duc d'York devenait roi sous le nom de Jacques II.



Wissing/Wikimedia commons

Les maladresses du souverain échauffèrent rapidement les esprits et donnèrent lieu à la Glorieuse Révolution de 1688, qui conduisit à l'exil du roi avec son fils le prince de Galles, futur Jacques III. Marie, sa fille aînée, devenait de fait reine d'Angleterre et reine d'Écosse, avec son époux le prince d'Orange, qui régna sous le nom de Guillaume III.

Dans cet épisode révolutionnaire, Anne songea d'abord à suivre son père dans l'exil, mais elle fut convaincue de rester fidèle à la couronne et à l'État, par son mari, George de Danemark, qu'elle aimait tendrement, et surtout par sa favorite – c'est-à-dire sa confidente et conseillère –, Sarah Churchill, épouse de John Churchill, que la postérité a retenu sous le nom du duc de Marlborough. Sarah Churchill, amie d'enfance d'Anne, fut attachée au service de la princesse Stuart et influença grandement la politique du règne à venir.

Pour l'heure, Anne devenait première dans l'ordre de succession après sa sœur Marie. À la mort de celle-ci



Wikimedia commons

La reine Anne Stuart vécut au palais de Kensington à Londres, comme de nombreux souverains anglais.

en 1695, Guillaume III resta au pouvoir, et ce n'est qu'à sa mort en 1702, sans descendance, qu'Anne accéda elle-même au trône d'Angleterre et d'Écosse, dans les temps troublés des guerres avec la France, notamment celle de succession d'Espagne qui venait de commencer.

Longtemps décriée comme une personnalité faible aux mains de sa favorite Sarah Churchill, Anne a au contraire tenu avec une droiture sans faille le timon de l'État, allant parfois contre son sentiment personnel, au nom du bien commun.

Par exemple, toujours attachée à son père Jacques II, puis à son jeune frère Jacques III - en exil -, elle n'eut de cesse d'espérer pouvoir leur transmettre la couronne après sa propre mort, elle-même n'ayant pas réussi à engendrer une descendance qui puisse régner, en dépit de dix-sept grossesses, terminées pour certaines par des fausses couches, pour d'autres par la naissance d'enfants morts peu de temps après la naissance. Seul Guillaume, duc de Gloucester, atteignit les 11 ans et mourut en 1700. Mais malgré son souhait, Anne s'appliqua à préserver les intérêts de la Grande-Bretagne, par l'Acte d'Établissement de 1701 et privilégia finalement pour lui succéder sa parente Stuart, Sophie de Hanovre, fidèle de la Réforme et non liée à la France par quelque lien que ce fut.

Reine constitutionnelle, Anne Stuart fut à la fois l'une des dernières souveraines britanniques à véritablement gouverner, et la première à tenir compte des partis politiques qui animaient la vie parlementaire britannique d'alors, les Whigs et les Tories. Suivant de très près toute la vie politique de son pays, le sens de l'État prévalut.

En 1708, la mort de son époux George affecta profondément la reine Anne, accentuant l'orientation vers la solution dynastique hanovrienne, dont sont issus les souverains actuels de la famille royale britannique.

Outre la victoire sur la France, le règne d'Anne fut marqué par plusieurs éléments majeurs de la vie politique britannique. Le premier d'entre eux fut l'Acte d'union de l'Écosse et de l'Angleterre, en 1707. Il n'y avait plus deux couronnes, mais une seule couronne du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande, avec un seul Parlement, à Londres, où les Écossais seraient désormais représentés, tant aux Communes qu'à la Chambre des Lords. Ainsi naissait le Royaume-Uni.

En 1711, Sarah Churchill tomba en disgrâce à force d'avoir trop voulu dominer la reine. Celle-ci lui préférait désormais Abigail, baronne Masham, parente de Sarah, et surtout fervente Tory. Ce retournement à la cour, accru par les succès électoraux des Tories, amena à un changement dans la politique de la reine et entraîna le départ du duc de Marlborough, en dépit de ses grands services rendus à la Couronne.

Anne, ayant rendu la paix au Royaume-Uni, par la signature des traités mettant fin à la guerre de succession d'Espagne, fut frappée d'une congestion cérébrale fin juin 1714 et mourut deux jours plus tard, à l'âge de 49 ans. Sophie de Hanovre étant elle-même morte depuis quelques semaines, c'est son fils, George, qui monta sur le trône sous le nom de George Ier.

Anne Stuart laissait derrière elle une couronne affermie, un royaume pacifié, victorieux et prospère, comme en témoigne notamment l'épanouissement de la littérature avec des auteurs comme Swift et Defoe, ou dans la musique, avec l'œuvre de Haendel.

Gabriel Privat



Qui êtes-vous, chère lectrice ?

Lectrices fidèles ou occasionnelles, vous avez été nombreuses à répondre à notre enquête de lectorat à l'occasion des 11 ans de *Zélie*. Merci aux 724 personnes qui ont pris le temps de le faire. Même si cet « échantillon » n'est sans doute pas entièrement représentatif des lectrices, il donne des indications pertinentes.

Dans cette première partie des résultats qui porte sur vous, lectrices, nous avons noté ce qui a changé depuis l'enquête précédente au printemps 2021.

Depuis six ans, le nombre de lectrices qui reçoivent la newsletter de *Zélie* est passé de 13 000 à 15 000. Ce n'est pas la seule évolution.

• Un magazine résolument féminin. 99 % des personnes qui lisent *Zélie* sont des femmes, 1 % sont des hommes.

Ce qui a changé depuis 2021 > Les hommes étaient 3 % il y a 5 ans et demi.

• Les femmes de 35 à 45 ans parmi les plus représentées dans le lectorat, mais tous les âges restent présents.

8 % des lectrices ont moins de 30 ans
12 % ont entre 31 et 35 ans
17 % entre 36 et 40 ans
18 % entre 41 et 45 ans
13 % entre 46 et 50 ans
16 % entre 51 et 60 ans
16 % plus de 61 ans

Ce qui a changé > Le lectorat mûrit en même temps que le magazine car en 2021, la tranche d'âge la plus représentée était celle des 31-35 ans.

• La lectrice « moyenne » de Zélie habite dans une ville française en région (45 % des réponses). Une lectrice sur quatre habite en milieu rural en région. 22 % vivent en Île-de France. 2,5 % habitent en Belgique, 1,5 % en Suisse, 4 % dans un autre pays.

Ce qui a changé > Il y a 9 % de lectrices en moins en Île-de-France par rapport à il y a cinq ans, et 9 % de plus en ville de région. Déménagement pour un plus grand logement par exemple, effet Covid, ou encore nouvelles lectrices davantage situées en province ?



Pexels

45 % des lectrices de *Zélie* vivent dans une ville française en région (ici, Strasbourg).

• 75 % des lectrices sont mariées et ont des enfants. 5 % sont mariées et sans enfant. 10 % sont célibataires. 4 % sont en couple ou fiancées. 3 % sont séparées ou divorcées, avec ou sans enfant. 2 % sont veuves, avec ou sans enfant. 1 % sont consacrées.

Ce qui a changé > +10 % de lectrices pour les lectrices mariées avec enfant, -7 % de célibataires. Effet de l'âge peut-être ?

• Côté professionnel, les lectrices de Zélie sont salariées pour 49 % d'entre elles (plus précisément, 29 % des lectrices sont salariées cadres, 20 % salariées non cadres).

19 % sont en congé parental ou au foyer. 14 % sont travailleuses indépendantes ou chefs d'entreprise. 12 % sont retraitées.

3 % sont étudiantes. 2 % sont en recherche d'emploi.

Ce qui a changé > Moins d'étudiantes (- 7 %), davantage de retraitées (+ 6 %).

• L'enseignement à l'honneur : 31 % des lectrices travaillent dans ce domaine ; 26 % sont dans la santé et le social.

7 % travaillent dans l'Église ; 6 % dans la culture ; 6 % dans l'édition, la communication ou le marketing ; 5 % dans le conseil ; 5 % dans l'industrie ; 4 % dans le droit ; 3,5 % dans l'artisanat ; 3 % dans l'art ; 2,5 % dans l'agriculture ; 2 % dans le commerce ; d'autres encore dans l'armée, les ressources humaines, l'immobilier, l'énergie...

Ce qui a changé > + 5 % d'enseignantes notamment.

• Au sujet de la pratique religieuse, 94 % sont catholiques pratiquantes. Parmi elles, les trois quarts sont engagées dans leur paroisse ou dans l'Église. 5 % des lectrices sont catholiques peu ou pas pratiquantes, et 1 % sont protestantes ou évangéliques.

Ce qui a changé > Pas de différence notable par rapport à 2021.

Dans le prochain numéro, nous présenterons vos réponses concernant votre usages de *Zélie*.

S. P.

Une réaction à ce numéro ?

Répondez au sondage, en cliquant ici >
https://forms.gle/rT7CAi94VW56B7vE9

EN NOVEMBRE DANS ZÉLIE
Magiques mains

FONDATION NATIONALE
POUR LE CLERGÉ
Fondation reconnue d'utilité publique



Père Pierre Morin,
Prêtre du Prado
Diocèse de Limoges

ÉPANOUI !

Il a traversé la vie en mouvement, curieux de tout : aumônier, curé, formateur, vicaire général, administrateur diocésain, il est aussi pèlerin de Compostelle, auteur et guitariste. Le Père Morin a suivi aussi un « Parcours Vitalité » proposé aux prêtres en activité : trois modules d'une semaine sur un an pour faire le bilan de sa forme physique et prendre de bonnes habitudes de santé et de bien être au quotidien. Avec ce parcours, il a compris comment prendre soin de soi pour prendre soin des autres.

FAITES UN DON SUR :
FONDATIONDUCLERGE.COM

OU PAR CHÈQUE À :

FONDATION NATIONALE POUR LE CLERGÉ
3 RUE DUGUAY-TROUIN - 75280 PARIS CEDEX 06

SCANNEZ
CE QR CODE

La Fondation Nationale pour le Clergé* soutient les actions en faveur de la santé et de la protection sociale de milliers de prêtres, religieuses et religieux. Elle finance la construction ou la rénovation d'EHPAD ou d'infirmeries de monastères et des programmes de santé pour prêtres en activité. Découvrez la diversité des projets sur son site internet.

80 ans 1946 2026

* Fondation Nationale pour la Protection Sanitaire et Sociale du Clergé de France

Création : © FK Agency